

Denis Clerc

Déchiffrer
les grands auteurs
de l'économie
et de
la sociologie

Tome 2 : Les héritiers

Alternatives
Economiques



SYROS

02291187

33

Déchiffrer
 les grands auteurs
 de l'économie et de la sociologie

Tome 2 : les héritiers

8

DL/ MON
 1570



Du même auteur

Aux Éditions Syros

- Déchiffrer l'économie* (12^e édition), 1997.
Déchiffrer les grands auteurs de l'économie et de la sociologie, tome 1 : les fondateurs, 1995.
Inflation et croissance, 1989.
Les désordres financiers, 1988.
Les inégalités en question (en collaboration avec B. Chaouat), 1987.
La crise (en collaboration avec A. Lipietz et J. Sartre), 4^e éd., 1985.
L'inflation, 1984 (épuisé).

Chez d'autres éditeurs

- Dictionnaire des questions économiques et sociales*, Éditions de l'Atelier, 1997.
L'entreprise, Hachette, 1990 (épuisé).
Le pouvoir des banques, Le Cerf, 1978 (épuisé).
Comprendre la crise, Éditions universitaires, 1977 (épuisé).
La monnaie, Éditions universitaires, 1974 (épuisé).
Économie politique de l'Algérie, Institut international d'administration publique, 1972 (épuisé).

DL-16 09 1997 33022

DL-16 09 1997 33022
Déchiffrer les grands auteurs de l'économie et de la sociologie. Tome 2 : les héritiers
Paris : Syros, 1997. - (Alternatives économiques)
ISBN 2-84146-421-0
Rameau : histoire économique
économique politique
Dewey : 330.5 : Économie générale, Écoles de pensée économique
Public concerné : Tout public

Catalogage Électre-Bibliographie

CLERC, Denis

Déchiffrer les grands auteurs de l'économie et de la sociologie. 2 / Les héritiers.
- Paris : Syros, 1997. - (Alternatives économiques)

ISBN 2-84146-421-0

Rameau : histoire économique
économique politique

Dewey : 330.5 : Économie générale, Écoles de pensée économique

Public concerné : Tout public

© Éditions La Découverte & Syros, Paris, 1997.



Directeurs de collection : Denis Clerc, Jean-Pierre Chanteau.

La collection « Alternatives économiques » s'adresse à tous ceux qui ont besoin et envie de comprendre les enjeux de l'économie. Le lecteur trouvera ici de quoi nourrir sa réflexion, personnelle ou professionnelle, et organiser son savoir (chiffres de référence, exposés des thèses en présence, rappels historiques, analyses de propositions ou d'expérimentations, etc.).

Précis, clairs et documentés, les livres « Alternatives économiques » sont aujourd'hui des références pour déchiffrer et défricher le présent et le futur de l'économie.

Dans la même collection :

série « Déchiffrer » : pour savoir et comprendre...

Le chômage dans les pays industrialisés, Catherine André, Dominique Sicot

Déchiffrer les inégalités, Alain Bihr, Roland Pfefferkorn

L'aide publique au développement, Anne-Sophie Boisgallais, François-Xavier Verschave

L'Allemagne réunifiée, Corinne Bouchoux

Où va la protection sociale ?, Isabelle Chapellière

La mondialisation du capital, François Chesnais

La mondialisation financière, François Chesnais (dir.)

Déchiffrer l'économie, Denis Clerc

Déchiffrer les grands auteurs – tome 1 Les fondateurs, Denis Clerc

Déchiffrer les grands auteurs – tome 2 Les héritiers, Denis Clerc

Inflation et croissance, Denis Clerc

Les désordres financiers, Denis Clerc

Les industrialisations du tiers monde, Claude Courlet

Le Royaume désuni, Richard Farnetti

Le GATT démystifié, Jean-Paul Frétillet, Catherine Véglio

Croissance et crise de l'industrie informatique, Christian Genthon

Les ventes d'armes, Jean-Paul Hébert

Salaires et emploi, Hoang-Ngoc Liêm

Chine : de la révolution à la réforme, Danièle Hochraich

Politique agricole et relations internationales, Jean-Christophe Kroll

La construction européenne, Philippe Laurette

Déchiffrer la démographie, Michel Louis Lévy

Les banques face aux pays endettés, Philippe Norel

Crise et tiers monde, Philippe Norel

L'endettement du tiers monde, Philippe Norel, Eric Saint-Alary

Le développement local, Bernard Pecqueur
L'épreuve américaine, Jean Pisani-Ferry
L'énergie dans l'économie, Louis Puiseux, Pierre Radanne
Réduire le temps de travail, Jacques Rigaudiat
La corruption, Jean-Louis Rocca
La distribution, Dominique Sicot, Alexandre Vatimbella
Le capitalisme vert, Alexandre Vatimbella
Santé et économie, Alexandre Vatimbella
Les exclus face à l'emploi, Simon Wuhl

série « Défricher » : analyser et proposer...

La monnaie unique en débat, Appel des économistes pour sortir de la pensée unique
Pour un nouveau plein emploi, Appel des économistes pour sortir de la pensée unique
Sucre : le Nord contre le Sud, Anne-Sophie Boisgallais, Charles Condamines
L'après-fordisme, Robert Boyer, Jean-Pierre Durand
La crise, Denis Clerc, Alain Lipietz, Joël Satre-Buisson
Tiers monde : la fin des idées reçues, Michel Chauvin
Essai sur le marché, Hervé Defalvard
L'enjeu alimentaire Nord-Sud, Bertrand Delpuech
Dictionnaire des idées reçues sur l'agriculture, Bertrand Delpuech (dir.)
La fin du modèle suédois ?, Jean-Pierre Durand
Vers un nouveau modèle productif, Jean-Pierre Durand
Les excédents laitiers et le tiers monde, Jean Garreau, Danilo Prado-Garcia, Christophe Roman
Les services contre le chômage, Michel Gaspard
Réinventer la croissance – Les chemins de l'emploi en Europe, Michel Gaspard
Le temps de travail, une histoire conflictuelle, François Guedj, Gérard Vindt
Nouvelle croissance et emploi, Pierre Héritier
Agriculture : changer de politique, Jean-Christophe Kroll
Réinventer l'impôt, Jean-Christophe Le Duigou
La faim ? Pourquoi, François de Ravignan
L'écodéveloppement, Ignacy Sachs
Les entrepreneurs africains, Olivier Vallée

Sommaire

Introduction	13
--------------------	----

Chapitre 1

Friedrich von Hayek, théoricien du libéralisme	17
L'anti-Keynes	20
Les vertus de l'« ordre spontané » du marché	24
La justice sociale, un mirage	27
La main invisible est-elle vraiment sans défaut ?	31

Chapitre 2

François Perroux, ou la société conflictuelle	35
Un homme qui revient de loin	38
Un touche-à-tout ombrageux	42
L'analyse du capitalisme	44
Le rôle des firmes dominantes	47
Pôles de développement et inégalités mondiales	48
Les conflits sociaux	51
La critique de l'échange marchand	55

Chapitre 3

Joan Robinson, une femme chez les économistes	59
Les dessous de la concurrence	61
Entre Marx et Keynes	64
La critique des néo-classiques	70
La querelle des deux Cambridge	75
Le monarque et les barons	78

Chapitre 4

Nicholas Kaldor, ou l'art de doubler à gauche	83
Parcours d'un converti	85
La querelle de la « synthèse »	87
Croissance économique et intervention publique	91
L'analyse de la spéculation	96
La critique du monétarisme	101

Chapitre 5

Gunnar Myrdal, un moraliste au pays des économistes	107
Un économiste engagé	109
Un précurseur	111
Un moraliste	113
La critique du marché	115
La planification	121
La critique des relations économiques internationales	124

Chapitre 6

John Kenneth Galbraith, ou le plaisir de la provocation	131
La conversion au keynésianisme	136
Le spécialiste des pauvres	139
La technostucture et son pouvoir	141
L'analyse du sous-développement	145
Les phénomènes de crise dans le capitalisme contemporain	150

Chapitre 7

Milton Friedman, ou le libéralisme en action	157
Le triomphe (presque total) de Keynes	159
Entre recherche et militantisme	162
La théorie du revenu permanent	166
La réhabilitation de la théorie quantitative de la monnaie	168
Le taux de chômage naturel	175

Chapitre 8

Albert Hirschman, ou le refus de l'économisme	181
Un parcours atypique	183
De l'économie du développement à la socio-économie	186
L'émergence du capitalisme	191
Le rôle des conflits	195
La rhétorique réactionnaire	198

Chapitre 9

Pierre Bourdieu, ou la sociologie de la sociologie	203
Un normalien critique	205
Entre structuralisme et stratégie	208
De l'espace social aux classes sociales	211
De la légitimité à l' <i>habitus</i>	219



Chapitre 2

121	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
122	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
123	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
124	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
125	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés

Chapitre 3

126	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
127	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
128	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
129	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
130	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés

Chapitre 4

131	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
132	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
133	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
134	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
135	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés

Chapitre 5

136	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
137	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
138	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
139	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
140	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés

Chapitre 6

141	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
142	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
143	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
144	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés
145	Le rôle de l'écologie dans le développement des sociétés



Introduction

Cette génération d'économistes est en train de disparaître : enfants, ou petits frères de Keynes, la plupart sont morts récemment, les survivants approchent ou dépassent quatre-vingt-dix ans. Ils auront eu une lourde tâche : réconcilier l'analyse économique avec les faits, descendre de l'Olympe lointain où leurs pères et inspirateurs se plaisaient jusqu'à ce que Keynes fasse « redescendre l'économie sur terre », selon l'expression de Nicholas Kaldor. C'est pourquoi nous les appelons « les héritiers ».

Cela ne veut pas dire que ces économistes sont tous keynésiens : Hayek et Friedman ont bataillé dur et critiqué vertement l'analyse du maître de Cambridge, autant que les conséquences qu'il en tirait. Mais tous ont eu à se colleter avec ses thèses. Certains les ont adoptées, parfois adaptées. D'autres les ont critiquées. Aucun ne les a ignorées.

Comme dans le premier tome de cet ouvrage (consacré aux fondateurs), il nous a paru nécessaire de donner la parole aux auteurs, de les citer abondamment. Non pas pour étaler une culture qui, au regard de l'immensité des territoires à parcourir, demeure de toute façon bien insuffisante. Mais pour montrer que les auteurs en question s'expriment de façon très compréhensible, comme vous et moi, et qu'il n'est pas nécessaire de préparer une thèse pour aller mettre le nez dans certaines de leurs œuvres. Ce sont des hommes comme les autres, avec leurs partis pris, leurs coups de sang, leurs lubies. Et leur intelligence, qui nous permet d'aller plus loin dans notre propre réflexion, dans la constitution de notre propre jugement. Ce livre n'a pas d'autre ambition que de constituer une sorte de guide pour faciliter une rencontre directe ultérieure avec les ouvrages de ceux qui sont ici analysés, en espérant que ceux qui s'y plongeront y trouveront autant de plaisir que l'auteur de ces lignes.

Le lecteur pourra peut-être s'étonner : que vient faire Pierre Bourdieu dans cette galerie d'économistes ? Il n'est ni de cette génération, ni de ce domaine d'approche (j'allais dire « de cette chapelle »). C'est



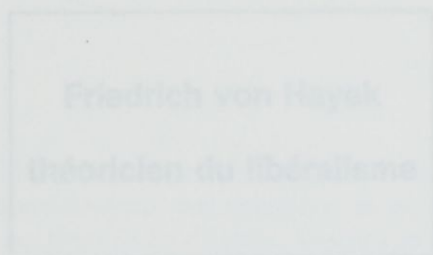
vrai, et sa présence ici est un peu circonstancielle. Le sous-titre de ce deuxième tome de *Déchiffrer les grands auteurs* est un peu un clin d'œil à Bourdieu, qui a mis en évidence, et de belle manière, le fait que nous héritons d'un capital culturel, économique et social qui, d'emblée, nous propulse dans un milieu social, et détermine en grande partie le chemin de chacun de nous. L'économie, avec ses prétentions excessives à rendre compte de l'ensemble de la vie sociale, n'est qu'un regard possible parmi d'autres. Les économistes seraient bien inspirés de sortir un peu de leurs querelles boutiqueuses, de se donner de l'air en écoutant ce que d'autres ont à dire. Et notamment que les mérites ou les méfaits du marché, en un mot, ne sont pas le tout de l'existence et le point central de la vie intellectuelle. Il nous a semblé que Pierre Bourdieu, avec ses thèses dérangementes et subtiles, permettait d'ouvrir un peu la fenêtre, de respirer un autre air. Il clôt donc cette galerie d'idées un peu à la façon dont un point d'interrogation clôt une phrase : en ouvrant un doute, qu'il appartiendra à chacun de lever. Parce que les livres — celui-ci au premier chef — sont faits pour bousculer nos certitudes et nos confort, autant que pour ouvrir des horizons nouveaux.

Un mot encore : tout choix d'auteurs implique une sélection, parfois injuste. Pourquoi Kaldor et pas Kalecki ou Sraffa, par exemple ? Pourquoi Hayek et pas Mises ou Modigliani ? Pourquoi Galbraith et pas Samuelson, Hicks ou Meade ? Inutile de tourner autour du pot : le choix n'est ni intellectuel ni idéologique. Il ne reflète pas un classement implicite entre grands et moins grands, entre ducs et barons. Mais seulement la traduction en français d'un nombre suffisant d'ouvrages, permettant d'accéder aux auteurs en question. Kaldor est le seul pour lequel ce critère n'a pas joué : Hicks, par exemple, a été plus souvent traduit que lui. Ici, l'auteur doit avouer que sa subjectivité a joué, et elle seule : il me semblait nécessaire de racheter l'oubli des jurés du prix Nobel, qui n'ont pas voulu — *oui, voulu* — couronner un candidat qui s'était trop marqué à gauche. En ignorant, ou plutôt en recalant un des plus grands économistes de cette génération, ils ont commis une injustice flagrante. Ce n'est pas la seule, hélas ! Au moins, celle-là, j'ai refusé de m'en faire complice. Je ne suis pas sûr que la notoriété posthume de Kaldor y gagne grand-chose. Mais ma conscience, du moins, est en paix.

La génération des frères ou des enfants de Keynes est en train de passer la main. Les économistes et les sociologues qui prennent le relais ne sont pas seulement plus jeunes : ils sont aussi oublieux. Bon nombre d'entre eux ont jeté le keynésianisme par-dessus les moulins.



D'autres ont amendé la théorie « standard », pour la rendre moins éthérée. D'autres encore ont essayé de rénover le keynésianisme. Ces petits-enfants irrespectueux, nous les retrouverons dans un volume à paraître. Mais avant de nous plonger dans les débats contemporains, il importe de comprendre ceux qui ont agité les « trente glorieuses » et les années qui ont suivi : nous en sommes les héritiers, nous aussi.



N.B. L'ordre de présentation des auteurs est effectué dans l'ordre de préséance habituel : d'abord les disparus à la date de la première édition de ce volume, ensuite les autres, dans l'ordre de leur date de naissance.



Friedrich von Hayek
théoricien du libéralisme

1.

Friedrich von Hayek
théoricien du libéralisme

1.

Friedrich von Hayek était autrichien. Né en 1899 dans la capitale de l'Empire austro-hongrois, son enfance et sa jeunesse se sont déroulées dans un climat de fin d'empire. Vienne était alors — avec Paris — le centre de la vie artistique et intellectuelle de l'Europe. L'Autriche n'était pas le petit pays que nous connaissons actuellement, mais la principale province d'un empire fortement amoindri et, néanmoins, encore brillant, qui comptait dans le rapport des forces européennes. Hélas, depuis 1866, tout allait de mal en pis : en perdant la guerre contre la Prusse, l'empire avait dû renoncer du même coup à ses prétentions à devenir le centre de rassemblement des États germaniques, travaillés par le désir d'unification culturelle et économique. C'est autour de la Prusse que va se bâtir la fédération des États germaniques, non autour de l'Autriche. Dans un monde où le ferment nationaliste devient déterminant, chacun sent bien que l'empire, ce conglomérat politique sans réelle unité autre que celle imposée par l'autorité de l'Empereur, résistera mal à la revendication d'autonomie qu'exprime chacune des nations qui le constituent : on parle une douzaine de langues dans l'Empire austro-hongrois, et la douceur des pâtisseries viennoises ou le charme des valse de Strauss ne suffisent pas à masquer l'irrésistible déclin d'une monarchie dont on parle déjà au passé. D'autant que la déchirure entre la partie autrichienne et la partie hongroise est désormais apparente : certes, c'est le même empereur qui règne, mais la fédération de ces deux morceaux est réduite à peu de chose, puisque seuls trois ministères (dont celui de la Défense) sont communs.

N'oublions pas, cependant, qu'au début du siècle il subsiste encore de beaux restes : Vienne est la ville de Freud, mais aussi de Schumpeter, de von Wieser et de Böhm-Bawerk. Les contemporains



autrichiens de Hayek s'appellent von Mises (avec lequel il est très lié et qui deviendra, lui aussi, une grande figure de proue de l'approche économique libérale), Machlup, Haberler, Karl Popper (un autre de ses amis proches). Bien que d'origine allemande, Morgenstern se joint à ce groupe d'intellectuels libéraux qui constituent le « cercle de Vienne ». Bref, Hayek baigne dans un climat intellectuel favorable, mais chacun est bien conscient que le futur de l'Autriche ne sera pas à l'image brillante de son passé.

L'anti-Keynes

Hayek est le témoin de ce déclin. Puis celui de la Grande Guerre, qui provoquera l'effondrement de l'empire et la fin du système monarchique : l'Autriche de 1920 est aussi mal en point que l'Allemagne voisine, mais, en plus, elle est amputée des trois quarts de sa population, au profit de nouvelles nations (la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie) ou d'anciennes (la Pologne récupère la Silésie). Il termine ses études (de droit) en 1921, devient professeur d'économie à la faculté de Vienne en 1929 : or ces années vingt sont, pour l'Autriche comme pour l'Allemagne, des années terribles, car les vaincus de la Grande Guerre payent cher leur défaite. Et, dans le cas de l'Autriche, s'y ajoute la fin d'une hégémonie culturelle et politique, le passage d'un statut de très grande puissance européenne (quasiment l'égale de la France) à celui de pays de second rang. Ce n'est pas seulement le territoire qui a rétréci, mais aussi les ambitions.

Pour certains, cette brutale dégringolade a nourri des espoirs de revanche nationaliste. Ce n'est pas le cas de Hayek : certes, sa famille est ruinée, comme beaucoup de familles de l'aristocratie viennoise, proches du pouvoir impérial. Mais Hayek tire de cet effondrement une leçon durable : la crainte de l'État, de son rôle « démiurgique », de ses volontés de puissance, dont le résultat est aux antipodes de ce qui était visé. Libéral, à tous les sens du terme — hostile à l'intervention publique en économie, attaché au respect des droits des individus en politique —, il quitte son pays en 1931 pour aller enseigner à la London School of Economics, haut lieu de l'orthodoxie anglaise, très opposée aux thèses keynésiennes diffusées par les universitaires de Cambridge. Il faut dire que Vienne est décidément trop petite pour les jeunes intellectuels ambitieux : les uns après les autres, ils s'en vont dans des universités étrangères où on les paye mieux et où, surtout, on leur accorde davantage de moyens que dans leur pays



ruiné par la guerre puis par la crise. Au début des années trente, Schumpeter, Haberler, Popper et Machlup émigrent aux États-Unis. La montée du nazisme en Allemagne, puis l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie (en 1938) précipitent les choses : von Mises et Morgenstern s'en vont à leur tour, tandis que Hayek prend la nationalité britannique, et renonce à la particule, pour marquer sa désapprobation à l'égard d'un groupe social trop lâche pour s'opposer à Hitler et à ses séides.

À Londres, Hayek aura pour principale occupation de guerroyer contre Keynes et ses amis du Circus de Cambridge (James Meade, qui est mort en 1996, Joan Robinson, Richard Kahn, Piero Sraffa notamment). Alors que Keynes défend la thèse d'une crise causée par une insuffisance de la demande, elle-même provoquée par un sous-investissement¹, Hayek estime, au contraire, que la crise est due à un surinvestissement encouragé par une politique monétaire trop souple : incitées à investir plus qu'il ne le faudrait, les entreprises, pour financer ces investissements en excès, augmentent leurs prix et alimentent ainsi une « épargne forcée ». Mais cela ne peut durer toujours : tôt ou tard, cette épargne forcée prend fin, les prix des entreprises diminuent et celles-ci cessent d'investir, provoquant une vague de chômage qui, de proche en proche, s'étend à toute l'économie. Au fond, les entraves mises au bon fonctionnement de l'économie de marché empêchent les régulations normales de celle-ci d'opérer et provoquent, inévitablement, des distorsions entre l'offre et la demande, dont la crise est l'illustration. John Hicks, alors étudiant à la London School of Economics, assiste à ces querelles qui le plongent dans un abîme de perplexité. Il écrit (dans *Critical Essays in Monetary Theory*, paru en 1967) cette phrase révélatrice, citée par Michel Beaud et Gilles Dostaler (dans leur *Pensée économique depuis Keynes*, parue au Seuil en 1993) à propos de cette querelle : « On ne se rappelle guère qu'il fut un temps où les nouvelles théories de Hayek étaient les principales rivales des nouvelles théories de Keynes. Qui avait raison, Keynes ou Hayek ? Il y a plusieurs économistes, enseignants ou autres, qui ont dû se faire une idée sur la question ; et plusieurs (y compris le présent auteur) ont mis beaucoup de temps avant de se décider. » Hicks était un œcuménique qui rêvait de réconcilier les gens autour d'une science économique unifiée. Il passera aux actes, en 1937, en proposant une interprétation

1. Voir le tome 1 de *Déchiffrer les grands auteurs*, chap. 7 (« Les crises sont-elles fatales ? »).



de la *Théorie générale* de Keynes comme cas particulier de l'approche néo-classique. Ce sera le « keynésianisme de la synthèse² ». Mais Hayek, intransigeant comme toujours, se refusera à accepter ce compromis. Pas question d'accepter de mettre ne serait-ce que le bout de l'ongle du petit doigt dans l'engrenage interventionniste : ce serait se condamner à y passer tout entier, s'engager dans la « route de la servitude », pour reprendre le titre d'un livre qu'il publia en 1944 et qui fut l'occasion de relancer la polémique avec Keynes, partisan, au contraire, d'une planification des investissements et d'une intervention forte de l'État pour prévenir les risques d'une nouvelle crise.

Après la Seconde Guerre mondiale, il part enseigner à l'université de Chicago, autre bastion ultralibéral, parce qu'il estime que la London School commence à céder aux sirènes keynésiennes et met un peu trop de vin interventionniste dans l'eau libérale. C'est là que, selon l'usage américain, il ajoute à son prénom un autre prénom jusqu'alors inusité (Auguste). Cependant, il conserve la nationalité anglaise, bien qu'il ne fasse plus que de brefs séjours en Grande-Bretagne. En 1962, il quitte l'université de Chicago pour celle de Fribourg (en Allemagne), puis de Salzbourg : c'est donc un retour aux sources.

Mais Hayek continue à publier en anglais. Et à publier beaucoup, surtout sur le sujet qui, désormais, est son terrain de prédilection : la raison humaine en sait forcément moins que l'expérience acquise par le jeu des essais et erreurs, qui est le mode de fonctionnement de la nature, laquelle sélectionne ainsi, par tâtonnements successifs, la solution la plus adéquate. Très influencé par le darwinisme — la théorie de l'évolution par la sélection naturelle —, Hayek plaide en faveur d'une transposition de ces mécanismes de sélection dans le domaine de la construction des sociétés. Pour lui, les sociétés humaines « auto-organisées » sont forcément meilleures que les sociétés planifiées. L'auto-organisation implique en effet que, des millions de décisions prises par les acteurs individuels, émergent les solutions les meilleures : toujours la sélection naturelle, toujours le refus d'un ordre imposé du haut. Le libéralisme de Hayek est donc à la fois politique et économique : la société où chacun est libre de penser et de faire comme il l'entend est forcément meilleure que celle où les dirigeants entendent « mettre de l'ordre » ou faire le bonheur des gens.

2. Voir les chapitres 3 et 4 ci-après.



En dehors de sa carrière universitaire, deux événements majeurs ont marqué la vie de Hayek. En 1947, avec von Mises, son ancien professeur à Vienne et son complice libéral de toujours, il fonde la Société du Mont-Pèlerin, destinée à favoriser l'avancée de la pensée libérale, dans un monde où il n'est partout question que de « planisme », d'« État-providence » et de politique économique keynésienne. L'un des premiers adhérents de cette société n'est autre que Milton Friedman, qui vient de quitter le National Bureau of Economic Research (l'équivalent de notre CNRS) pour l'université de Chicago. C'est d'ailleurs à la suite de cette rencontre que Hayek bifurquera vers les États-Unis et Chicago. Cette société, d'orientation ultralibérale, a été notamment présidée par James Buchanan, prix Nobel de sciences économiques en 1986.

C'est justement l'attribution du prix Nobel (ce prix n'a été créé, pour l'économie, qu'en 1969, et il est doté non par la fondation Nobel, mais par la Banque de Suède), en 1974, qui est le deuxième événement marquant de la longue carrière de Hayek. Ce prix lui a été décerné en même temps qu'à Gunnar Myrdal, comme si le jury avait voulu équilibrer par un lauréat connu pour ses sympathies « de gauche » la distinction accordée à un homme au libéralisme alors jugé extrémiste. Depuis, il est vrai, le déclin de la pensée keynésienne et la résurgence du courant libéral, voire ultralibéral, ont banalisé les choses. Mais, à l'époque, ce n'était pas le cas, et Hayek était volontiers classé parmi les doctrinaires, voire les sectaires, en raison de son refus intransigeant de reconnaître la moindre vertu à l'intervention publique dans l'économie. Pour Hayek, cette distinction a été en quelque sorte la fin d'une traversée du désert qui avait duré un demi-siècle. Enfin, il prenait sa revanche sur son vieil adversaire, lord Keynes, dont le triomphe avait paru si total que même Milton Friedman déclarait alors que tout le monde avait été, un jour au moins, keynésien. Friedman se trompait : Hayek ne l'a jamais été. L'attribution du Nobel est venu récompenser cette constance dans les idées, ce refus du compromis et de la mode. Du coup, il est devenu le symbole — un peu malgré lui — de cette nouvelle pensée libérale qui, depuis 1974, a déferlé sur le monde des économistes et commence à refluer aujourd'hui. Mort en 1992, Hayek n'a pas vu ce reflux. Sans doute peut-on lui retourner l'une des premières phrases qui ouvre *La Route de la servitude*, qui visait sans doute le courant keynésien, mais que l'on peut appliquer à Hayek lui-même : « À la longue, chacun de nous est l'artisan de son destin. Mais chaque jour nous sommes prisonniers des idées que nous avons créées. » (Éd. française, PUF, 1993,



p. 10.) La liberté individuelle — celle de penser notamment — crée le risque de s'aveugler soi-même.

Les vertus de l'« ordre spontané » du marché

Friedrich von Hayek est, sans conteste, l'héritier le plus fidèle d'Adam Smith. Dans ses nombreux livres, il lui arrive de paraphraser le « père de l'économie politique » et plus particulièrement sa fameuse métaphore de la « main invisible ». Adam Smith écrit : « Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage. » Comme en écho, Hayek reprend (dans *La Présomption fatale*) : « La morale du marché nous conduit à agir de façon bénéfique envers les autres non pas parce que telle est notre intention, mais parce que le marché nous fait agir d'une manière qui aura très précisément cet effet. L'ordre étendu circonvient l'ignorance des individus (et de cette manière leur permet aussi de s'adapter à l'inconnu [...]) d'une façon telle que les bonnes intentions seules ne pourraient parvenir au même résultat, et donne ainsi un effet altruiste à nos efforts. » Ou encore, dans *Le Mirage de la justice sociale* : « Ainsi, dans l'ordre de marché chacun est conduit, par le gain qui lui est visible, à servir des besoins qui lui sont invisibles ; et, pour ce faire, conduit à tirer parti de circonstances particulières dont il ne sait rien mais qui le mettent à même de satisfaire ces besoins au moindre coût possible, en termes de choses autres qu'il est possible de produire à la place. » La main invisible est transformée en gain visible, mais l'idée est la même.

24

L'originalité de Hayek ne consiste donc pas à illustrer les vertus du marché, mais à les opposer à celles du « planisme », pour reprendre son expression (le terme « planification » ne s'est imposé qu'après la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'il s'est agi de dissocier la méthode de direction d'une économie centralisée, à la soviétique, des procédures de rationalisation de l'intervention publique dans une économie de marché). Dans les années trente à cinquante, il fallait un culot consommé pour célébrer la supériorité du marché sur les méthodes interventionnistes : les faits ne montraient-ils pas tous les jours que le capitalisme, empêtré dans la crise, fonctionnait mal, alors que le socialisme soviétique, en pleine période d'industrialisation

